



n° 95/05 Mai 1995
40ème année

A LA RENCONTRE DE MUSULMANS .
CHEMIN VERS L'AFRIQUE...LE SOUDAN .

(témoignage d'un Père Blanc)

Désormais ce n'est plus le soleil
qui sera pour toi
la lumière du jour,
ce n'est plus la lune, avec sa clarté
qui sera pour toi
la lumière de la nuit.
C'est le SEIGNEUR qui sera pour toi
la lumière de toujours,
c'est ton Dieu qui sera ta splendeur.
Désormais ton soleil ne se couchera plus,
ta lune ne disparaîtra plus,
car le SEIGNEUR sera pour toi
la lumière de toujours
et les jours de ton deuil seront révolus.

Isaïe 60.19-20

INTRODUCTION

J'écris cet article en Europe en hiver. Vu de ma fenêtre, le soleil si bas dans le ciel émet ses rayons quasi-horizontaux qui ne réchauffent ni air ni terre. A peine levé, son coucher commence. La nuit profonde, cruelle de sa touche glaciale, l'emporte sur le jour si court, si froid.

J'apprends la nouvelle - le meurtre de quatre amis, quatre confrères, à Tizi-Ouzou en Algérie - et je partage au plus profond de moi toute la peine que doivent porter les parents, les amis et les confrères proches de Christian, d'Alain, de Jean et de Charles. J'ai le cœur bien lourd. Je cherche à comprendre, à y voir du sens, mais je n'en vois point. C'est la fête de l'Épiphanie du Seigneur qui me conduit à méditer sur le Christ-enfant, Sauveur du monde: le Christ-enfant qui rayonne dans la nuit pour attirer à lui, dans toute sa pauvreté et sa faiblesse, tous les hommes; le Christ-enfant qui illumine les cœurs et perce de l'Amour du Père les ténèbres qui nous ensevelissent; le Christ-enfant qui est là, présent, apparu pour nous accueillir, panser nos blessures, soulever le poids de notre peine qui pèse si lourd. La lumière du Christ venu, mort et ressuscité, brille dans cette nuit, dans ces ténèbres qui risquent parfois de nous écraser. Il nous appelle à nous laisser illuminer, guérir, guider par sa présence qui sauve et à apporter cette présence aux autres.

UN PREMIER PAS

Jeune enseignant au début des années soixante-dix, j'ai voulu réaliser mon rêve d'enfance - aller travailler au Burundi au cœur de l'Afrique - et j'ai demandé par l'intermédiaire d'un organisme britannique (v.s.o. - Voluntary Service Overseas) un poste de professeur d'anglais dans ce pays. Reçu à l'interview et vacciné contre toutes sortes de maladies, j'étais prêt à partir lorsqu'en avril/mai 1972 des massacres inter-tribaux ont plongé le Burundi dans une sanglante guerre civile. Il n'était plus question que j'y aille. On m'envoie en Algérie - au lycée de garçons d'une petite ville, Tizi-Ouzou, capitale de la Grande Kabylie. Les deux ans que j'ai passés dans ce beau pays m'ont initié à la patience, à la persévérance, à un certain "silence auto-imposé", nécessaires, je crois, pour s'ouvrir à l'autre, pour entendre l'autre et pour recevoir l'autre. Cette première expérience de l'Afrique, du monde arabo-musulman, d'une culture tout autre m'a profondément marqué. J'étais secoué jusqu'au plus profond de moi-même par le choc culturel - la pauvreté des gens, leur langue dure et incompréhensible, leur façon de faire et de réagir si différente de la mienne. Mais, en me promenant parmi les oliviers et dans les orangeries de la Kabylie ou dans la solitude des vastes étendues rocheuses du Sahara lors d'un voyage dans le sud, je me sentais

accompagné, encouragé, soutenu - béni d'une présence, présence du Seigneur qui me précédait. Le Lycée Polyvalent, moderne et imposant, se trouvait à cette époque-là hors du centre de la ville. La nouvelle route goudronnée qui y donnait accès et que j'empruntais au moins deux fois par jour passait devant la maison des Pères Blancs. C'est ici, à Tizi-Ouzou, que j'ai fait leur connaissance pour la première fois.

J'aimais mon travail dans l'enseignement qui représentait pour moi un premier contact avec de jeunes musulmans. Ayant suivi des cours du soir donnés par Soeur Madeleine, Soeur Blanche, j'ai acquis quelques notions de kabyle. Mes élèves étaient toujours prêts à répondre lorsque je leur demandais le nom d'un article de poterie kabyle ou les paroles d'une chanson populaire. L'art kabyle (peinture murales, tissages, poterie, etc.) me fascinait et je cherchais à savoir la signification des motifs et des symboles qui y étaient représentés. Lors d'une visite à Tizi-Ouzou quinze ans après mon premier séjour, certains de mes anciens élèves ont avoué qu'ils m'avaient soupçonné d'être un espion!

J'ai fait cette première rencontre avec le monde arabo-musulman en tant que jeune professeur d'anglais, célibataire et sans soucis! Je débordais d'enthousiasme pour mon travail, pour apprendre cette langue si difficile et pour comprendre, autant que possible, ces jeunes si différents, si mystérieux. J'étais frappé, touché, ébloui par la beauté lumineuse de leur pays: leurs villages perchés sur les collines comme un grand collier de bijoux qui s'étale sur les flancs de la chaîne enneigée et imposante du Djurdjura.

Il fallait donc d'abord voir, même si je ne comprenais pas tout. J'ai appris pendant ce séjour en Algérie que le fait d'être "présent", avec les gens, pour les gens - le fait d'être chez eux - constituait les tout premiers pas sur le chemin.

DECOUVERTES ET APPRENTISSAGE

Trois ans plus tard, je me trouvais à Doha, capitale de l'émirat du Qatar, péninsule poussiéreuse et chaude qui se jette de l'Arabie Séoudite dans le Golfe Persique. Recruté par le "British Council", j'ai travaillé pendant quatre ans comme professeur d'anglais à l'Institut de Langues de Doha. Mes étudiants, originaires du Qatar et d'autres pays du Moyen Orient, étaient tous arabes et musulmans. Ils travaillaient comme fonctionnaires dans les différents ministères de l'Etat.

Quel contraste avec l'Algérie! En deux heures de route, en quittant Doha, capitale et unique ville, on pouvait traverser tout le pays d'est en ouest ou du nord au sud. Le pays - plat, âride, de couleur fauve - "cuit", pendant dix mois de l'année, sous un soleil implacable. En janvier-février on jouissait de quelques passages nuageux et, début février, d'une ou deux journées de fortes pluies. En cette fin des années soixante-dix, le pays était en plein développement. Une capitale moderne se contruisait à pas de géant autour du vieux centre avec son port pittoresque, son musée et sa grande mosquée. Toute la population, quelque 200.000 personnes dont 80% d'expatriés arabes, européens ou indiens, jouissait d'un très bon niveau de vie. A l'hypermarché on trouvait tout. Je me

rendais à l'Institut dans le confort d'une voiture climatisée. Cette dernière, ainsi que le loyer, l'eau et l'électricité étaient payés par le Ministère de l'Education. Et j'avais un bon salaire en plus!

Je travaillais douze heures - soit trois soirs - par semaine. Mes étudiants étaient, pour la plupart, enthousiastes et sérieux. Ils appréciaient les efforts que l'on faisait pour rendre les cours intéressants, pour passer du temps à expliquer - et à ré-expliquer - un point difficile. On s'adoptait mutuellement. Les étudiants s'adaptaient bien à ma façon de parler, à ma méthode d'enseigner, aux "exigences" d'un instituteur britannique! Et moi, je m'adaptais peu à peu à leurs attentes et leurs capacités différentes. Les cours, puisqu'ils se déroulaient le soir entre 16h et 20h, étaient programmés autour de la prière du "maghrib". La fin de la première leçon et le début de la deuxième étaient ponctués d'un mouvement d'étudiants qui sortaient pour faire le *wudû'* - les ablutions rituelles - et qui rentraient en classe après la prière.

Chaque matin de la semaine, il fallait assurer quelques heures de présence à l'Institut pour préparer les cours, corriger les devoirs et mettre en place tout le matériel audio-visuel. On passait d'abord dans le bureau du directeur de l'Institut, un jeune palestinien, pour le saluer. Accueillant et ouvert, il m'invitait à "passer du temps" avec lui, dans son bureau, pour bavarder simplement. Nos conversations touchaient aux faits divers et ces dialogues amicaux étaient souvent interrompus par le passage de l'un ou l'autre employé - professeur, étudiant, technicien. C'était une véritable éducation pour moi: comment accueillir l'autre, qu'il soit ami, collègue ou étranger; quand parler et quand se taire. Il y avait là toute l'étiquette de la visite: salutations, accueil, rencontre, partage des nouvelles. Je me considère privilégié d'avoir pu assister à ces "cours" sur les bonnes manières arabes qui se déroulaient chaque matin dans le bureau du directeur. J'ai eu la joie aussi d'avoir comme étudiants un groupe de chefs de section du Ministère de l'Education et, dès qu'on se connaissait, ces hauts officiers se faisaient un plaisir de m'accueillir dans leurs bureaux au Ministère si je passais leur dire bonjour et boire le *qahwa* avec eux.

Petit à petit un certain respect mutuel se développait et au fur et à mesure que je me permettais quelques questions sur l'Islam, le directeur m'en posait sur la foi chrétienne, sur nos fêtes et sur notre prière et nos rites. Il savait que j'allais prier dans les locaux "Shell" à côté du fort chaque vendredi. C'était un échange tout simple. Je répondais à toutes les questions qu'il m'adressait - dans la mesure où je pouvais - et lui, il faisait de même. Je me sentais à l'aise chez eux. Je me sentais frère parmi des frères. La conviction que le Seigneur m'accompagnait sur le chemin - conviction que j'avais si nettement expérimentée pendant les moments de solitude et de silence en Kabylie - se faisait ressentir même plus profondément ici au Qatar parmi ces amis dont les lèvres ne cessaient de murmurer le nom de Dieu. Le désir d'apprendre leur langue - la langue de leur prière - augmentait en moi et j'ai pu suivre des cours d'arabe classique élémentaire pendant une année.

Parmi tous mes étudiants à l'Institut, c'était Bilal Mansour Hassan, policier soudanais, qui était le plus consciencieux et travailleur. Si, à cause de ses heures de travail, il n'arrivait pas à suivre les cours du soir, il se présentait ensuite à ma porte, toujours muni d'un sac en plastique rempli de café, de sucre et de petits gâteaux pour demander un cours de rattrapage et des exercices supplémentaires. Lui aussi parlait de sa foi, de sa famille et de ses ambitions dans la vie. Je ne savais pas à cette époque-là que quelques années plus tard je serais envoyé au Soudan pour partager ma vie avec ses compatriotes - en tant que témoin du Christ, prêtre missionnaire, nouvel ordonné.

Si mon séjour en Algérie, qui m'avait donné un premier aperçu du monde musulman, m'a troublé et désorienté au début, la période que j'ai passée au Qatar a servi à confirmer le grand désir que je ressentais en moi de mieux connaître ces frères qui sont "autres". Je voulais mieux connaître leur foi, leur langue et leur culture.

Né et élevé dans une famille chrétienne, véritable foyer de charité et ma première école, je cherchais à voir dans toute l'histoire que j'avais vécue jusqu'alors un sens et une direction. Qu'est-ce que le Seigneur désirait de moi? Comment devais-je le suivre? Où le chemin tortueux que j'avais pris avec lui jusque là menait-il maintenant? Après un long moment de discernement, j'ai quitté mon poste de sous-directeur d'une école primaire à Newcastle, ma ville natale, pour commencer, en septembre 1985, ma formation chez les Pères Blancs. J'étais ordonné en 1991 et deux mois après l'ordination je suis parti pour le Soudan - pour la paroisse de New Halfa, ma première nomination.

HALFA . C'EST OU?

Lorsque j'ai parlé de New Halfa à mes confrères, certains ont tout de suite reconnu le nom "Haifa" et m'ont dit: "Ah, oui, dans les années soixante les avions qui nous transportaient de l'Europe faisaient toujours escale là-bas avant de continuer leur trajet vers Khartoum et le sud." Les membres de ma famille et les amis m'ont écrit pendant mon séjour au Soudan tout contents de me faire savoir qu'ils avaient vu une émission à la télévision, un film documentaire, sur "Halfa" mais que, déçus, ils ne m'avaient pas vu sur les images des ruelles de la ville ni à bord des bateaux qui naviguaient sur le Nil.

J'ai eu parfois du mal à leur dire que la ville de New Halfa se trouve bien loin de Wadi Halfa et du Nil. Elle est située à 630 km à l'est de Khartoum près de la frontière érythréenne, L'adjectif "New" mérite une explication. Lors de la construction du barrage d'Assouan au début des années soixante, des milliers d'hectares de terres agricoles et beaucoup de villages situés le long du Nil près de la ville de Wadi Halfa ont été inondés et submergés par les eaux qui montaient derrière le barrage. Ayant prévu cette situation et ayant reconnu la nécessité de resituer tant de milliers de personnes, le gouvernement soudanais a fait construire dans une région semi-aride du vaste plateau qui s'étend à perte de

vue entre Khartoum et Kassala une ville nouvelle - New Halfa - qui serait approvisionnée en eau par un réseau de canaux. Grâce à un barrage construit dans un défilé profond de la rivière 'Atbara situé à Khasm el Girba, entre Gueddaref et Kassala, un grand canal a été construit pour mener l'eau 100km vers le nord. Des stations de pompage situées le long du canal central distribuent l'eau sur tout un réseau pour irriguer une superficie de quelque 2.000 km². Vers la fin des années soixante quelque 40.000 "Halfaouines" ont été transportés par train de Wadi Halfa pour s'installer dans la ville de New Halfa et dans une trentaine de villages éparpillés dans la zone irriguée.

Le sucre, le coton, les arachides et les céréales (surtout le blé et le mil) représentent les cultures les plus importantes. Une grande raffinerie située à Masna' à 20 km au nord de New Halfa produit du sucre fin de bonne qualité et le coton est traité dans une grosse usine à New Halfa même. Dès le début du projet, un bon nombre de gens originaires du Sud du Soudan sont arrivés pour trouver du travail dans l'agriculture, dans les usines et dans les marchés. Sur un grand terrain fourni par le gouvernement deux églises ont été construites à New Halfa. Terminées en 1972, l'une de ces deux églises servait la population catholique et l'autre les coptes orthodoxes arrivés de Wadi Halfa. Au cours des années, le nombre de ces chrétiens arabes a diminué tandis qu'il y a eu un énorme afflux de gens du sud et de l'ouest du pays: Dinka, Nuer, Shilluk, Nuba, Balanda, et bien d'autres encore. Parmi eux beaucoup sont venus chercher du travail et plus récemment d'autres ont fui la guerre civile et la famine que celle-ci a provoquée et répandue dans le sud. De nombreux groupes nomades ou semi-nomades qui occupaient la région avant la construction de la nouvelle ville se sont installés peu à peu dans la zone irriguée et dans ses environs. Les Haddendawas mènent leurs troupeaux de vaches et de chèvres paître le long des canaux et, le soir, les ramènent aux environs de la ville pour les traire et en vendre le lait. Les Rashaidas, d'origine séoudite, arrivent en ville dans leurs Toyota "pick-up" pour une visite chez le médecin et pour faire leurs achats avant de regagner leurs troupeaux de dromadaires et leurs tentes sur la vaste plaine qui brûle et oscille dans les mirages sous un soleil accablant.

On considère que la population totale de la région de New Halfa se situe actuellement aux environs de 350.000 personnes. Vu sa situation près de la frontière érythréenne, il n'est guère surprenant que notre paroisse comprenne aussi, depuis quinze ans, deux grands camps de réfugiés dont le plus grand nombre étaient des musulmans. Grâce à Dieu, la paix rétablie et l'indépendance gagnée en 1993 ont fait que bon nombre de ces réfugiés - y compris 150 familles catholiques - sont rentrés au pays. Parmi les gens originaires du sud et de l'ouest du Soudan qui habitent la paroisse, quelque 1.200 sont des catholiques baptisés.

Ce n'est pas mon propos ici de décrire les multiples activités qui se déroulent dans la vie de la paroisse. Il suffit peut-être de dire que l'équipe pastorale, comprenant actuellement deux Pères Blancs, quatre Soeurs du Sacré Coeur soudanaises et six catéchistes, travaillent régulièrement dans huit succursales. Nos paroissiens arrivent à garder l'espoir

et s'organisent pour s'entraider malgré toutes les difficultés quotidiennes auxquelles ils doivent faire face: l'extrême pauvreté de leurs logements, le manque d'eau potable, la difficulté de trouver un travail, la lutte constante pour se nourrir et se vêtir, les attaques de paludisme, de dysenterie et de méningite. Les conseils paroissiaux dans les quatre centres principaux organisent l'aide pour les plus pauvres et les plus défavorisés. Grâce aux dons reçus des bienfaiteurs on peut secourir les malades et les plus faibles. Un programme pour fournir, trois fois par semaine, un repas nourrissant aux enfants dans nos cinq écoles maternelles a été mis en place.

Nous habitons donc le nord-est du Soudan dans cette zone irriguée, oasis artificielle, établie il y a une trentaine d'années pour recevoir les nubiens de la vallée du Nil.

RENCONTRES

Les reportages et les articles qui nous parlent du Soudan ces dernières années reflètent une situation bien grave. L'Eglise a souffert et elle souffre encore. Pendant mon séjour dans ce pays qui souffre, nombre de chrétiens étaient harcelés, arrêtés. Certaines églises et leurs succursales ont été fermées. Dans le sud, la guerre civile a continué sans relâche et les missionnaires étrangers ont été renvoyés de Juba. Les difficultés subies par les plus petits - les pauvres, les déplacés, les malades - empirent au fur et à mesure que l'économie du pays s'écroule. L'imposition de la *sharia'* (la loi islamique) sur tout le pays a été ressentie dans les foyers les plus modestes et a abouti, comme nous l'avons lu dans tant d'articles de la presse étrangère, à une atteinte aux droits fondamentaux de l'homme et à la liberté religieuse. Les tensions et les conflits, la peur et la suspicion font persister cette situation. Et pourtant, l'expérience que j'ai faite en travaillant à New Halfa, côtoyant tous les jours des frères et des soeurs musulmans, m'a appris qu'au milieu de toute cette détresse, cette souffrance, une lumière brille dans les ténèbres. Mon but, en écrivant cet article, n'est pas de peindre une image toute rose de ces gens chez qui j'ai vécu ni d'amasser une série de souvenirs nostalgiques. Ce serait vous tromper, vous lecteurs, et me tromper aussi. Je témoigne de ce que j'ai vu et vécu, de la façon dont j'ai été reçu et accueilli par les gens de New Halfa. Je témoigne de l'ouverture d'esprit, du respect et de l'amitié que ceux-ci m'ont montrés. C'est à travers les événements de ma vie de tous les jours, à travers des incidents, des faits divers, des rencontres avec les personnes que j'ai pu sentir et percevoir des signes d'espoir - signes qui me montraient qu'il est possible de se comprendre.

Un dimanche, au début du mois de septembre, une année après mon arrivée au Soudan, je rentrais à New Halfa après avoir célébré l'eucharistie dans les deux succursales de Khasm el Girba, qui se trouve à une soixantaine de kilomètres de New Halfa. La veille j'avais assisté à une réunion du conseil paroissial dans le camp des réfugiés érythréens, visité quelques familles et dormi à la belle étoile chez une famille de la paroisse. Très tôt le lendemain matin, vers 4h30, la cloche avait invité les fidèles à venir pour la messe. Après

cette célébration, je suis parti pour me rendre dans un autre quartier de la ville pour célébrer l'eucharistie avec les Soudanais du sud. Ils sont très nombreux et ils m'attendaient devant l'église. L'eucharistie terminée, j'ai passé une bonne heure à discuter avec les gens, à régler quelques problèmes et puis, accompagné d'un catéchiste, j'ai visité les malades et les infirmes pour leur apporter la communion. Il devait être à peu près une heure de l'après-midi lorsque j'ai pris la route pour rentrer à New Halfa. Le seul confrère à ce moment-là était parti en congé et je devais célébrer la messe de 16h30. Les Soeurs m'attendaient. Inutile de raconter toute la série de catastrophes qui me sont arrivées sur la route, mais, vers sept heures du soir, la pleine lune illuminant le chemin, un groupe de Halfouines a poussé la vieille Land Rover jusqu'à leur village. J'étais tombé en panne et il n'y avait pas moyen de rentrer à New Halfa. Devant la porte d'une maison, les fauteuils arrivaient de tous les côtés, l'eau pour se laver les mains, les petites tables, les plats de riz, la viande, les oeufs - et puis le thé sucré. Ils étaient contents de recevoir le *khawaja* l'européen. Après le repas, les voisins arrivaient pour me saluer et pour écouter. Lorsque je leur ai dit que j'étais prêtre, ils m'ont posé beaucoup de questions. Ils voulaient savoir comment j'avais prié avec les chrétiens de Khasm el Girba, comment j'étais habillé pour la prière, combien de fois je devais prier pendant la journée, où j'avais appris l'arabe. A leur tour, ils me faisaient comprendre certains aspects de leur foi. La discussion était limitée par mon manque de vocabulaire mais c'était un véritable échange, un partage de ce que nous avons et de ce que nous étions. On m'a montré une chambre qui donnait sur la cour intérieure et un robinet où je pouvais faire ma toilette. Mon hôte m'a donné un *taub*, une longue chemise blanche, comme chemise de nuit. Une multitude de moustiques m'ont accompagné dans la petite chambre. Une fois couché, j'ai entendu quelqu'un entrer et placer une grosse couverture sur moi. J'avais très chaud mais j'étais à l'abri des moustiques. Le lendemain matin, on m'a procuré du gasoil et en utilisant les câbles reliés à la batterie de la voiture d'un voisin j'ai pu démarrer et me remettre en route. J'ai regagné New Halfa vers 8h00 du matin, accompagné d'une dizaine d'amis du village. J'estime que ces rencontres ponctuelles sont importantes et significatives. Je m'étais trouvé en panne, en difficulté sur la route, loin de la maison et ces frères m'ont secouru, reçu et accueilli.

Les Pères Blancs sont à New Halfa depuis 1975 et ils ont pu établir de très bonnes relations avec certaines familles de la ville. A l'occasion des fêtes religieuses ou familiales, nos voisins musulmans nous invitent à participer à leur joie ou, aux moments de deuil, à partager leur peine.

Je n'oublierai jamais ma présence au mariage d'Abdullah. La veille du mariage cet ami de longue date avait invité les Pères et les Soeurs à assister à la fête chez lui. Abdullah, ses frères et ses amis se faisaient décorer les mains de henné, suivant la coutume. Dans la cour derrière la maison on entendait le battement des tambours et les "youyous" des femmes. Le lendemain soir on m'avait demandé de conduire le marié - qui n'avait pas de voiture - chez la mariée pour qu'il la ramène chez lui et la présente aux invités au cours de la fête. Ce soir-là il n'y avait pas de lune et il faisait très

sombre. La rue devant la maison grouillait de monde, hommes, femmes et enfants. Devant chaque maison, couvert de branches épineuses, se trouve un trou profond, citerne qui capte les eaux de la douche. Distrainé par des enfants qui montaient dans la voiture toute préparée pour la fête et qui risquaient de la salir, je me précipitais dans les ténèbres pour leur demander de descendre. L'appareil de photo à la main, je me suis enfoncé jusqu'aux épaules dans ce mélange de ronces, d'eau sale et de boue. Affolés, les membres de la famille et leurs invités m'ont vite sorti et je dégouttais au bord du gouffre. Heureusement, le marié n'a rien vu et on m'a invité à prendre une douche en vitesse pendant que mes hôtes cherchaient des vêtements propres. Au bout d'un quart d'heure, je pouvais sortir muni d'une belle chemise, un pantalon où deux comme moi auraient pu tenir et des sandales. La soirée a continué comme prévu et, la Toyota remplie de femmes et d'enfants qui chantaient et battaient les tambours, j'ai conduit les mariés à la fête. On a donné aux Pères et aux Soeurs les places d'honneur à côté des mariés. Moi, je restais assis, avec une ceinture pour tenir le pantalon. Depuis cette soirée mémorable, les gens du quartier et les membres de la famille d'Abdullah ne manquent pas de me demander, le sourire aux lèvres, si j'ai eu d'autres "surprises nocturnes". C'était un incident banal - un peu ridicule peut-être - mais nous avons pu rire ensemble et en partager le souvenir.

Parfois, c'était dans une présence toute simple et le silence que l'on pouvait montrer sa solidarité avec les voisins. L'oncle d'une institutrice qui travaille dans l'une des succursales de la paroisse était décédé à Port Sudan et, suivant la coutume, son frère a passé trois jours dans le deuil. Je suis allé pour offrir nos condoléances à la famille. En entrant dans leur *haus*, on m'a présenté au père de la famille et j'ai pris place, assis sur une natte. Un *saikh* récitait des versets d'une *sûra* du Coran. Une trentaine d'hommes, parents et voisins dont plusieurs chrétiens, gardaient le silence autour de lui. Etre là, se faire proche de celui qui souffre, lui offrir notre présence, disent éloquemment tout ce qu'on a dans le cœur. On partage les souffrances de l'autre. Les chrétiens de la paroisse marquaient le quarantième jour, *al-arba'în*, après le décès d'un des leurs. C'était le moment de faire mémoire du défunt publiquement et, suivant les moyens de la famille, une fête se préparait. Le soir, on célébrait l'eucharistie dehors dans la *haus* de la famille et les voisins musulmans venaient souvent nombreux pour montrer leur solidarité avec la famille du défunt et le respect pour lui.

Chaque succursale de la paroisse a son école maternelle. Ces écoles donnent aux enfants des quartiers pauvres l'occasion de faire une certaine expérience scolaire et d'acquérir les éléments de base de la lecture, de l'écriture et du calcul. Sur les seize institutrices qui travaillaient dans les cinq écoles de la paroisse plus de la moitié étaient des musulmanes. Elles travaillaient en collaboration avec les catéchistes dans chacun des centres. Au moment de la visite annuelle de l'Archevêque ou du vicaire général, on témoignait des bonnes relations, de l'harmonie, qui existaient entre ces institutrices et les membres de la communauté chrétienne locale. Avec les enfants, elles préparaient une fête - pièces

de théâtre, chants et récitations - pour marquer la visite et elles ne manquaient pas de souligner, dans une allocution bien soignée, leur joie d'être là et de collaborer avec les catéchistes à l'éducation des enfants, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou autres.

Dans l'enceinte de l'église à New Halfa, nous avons une école comprenant quatre salles de classe qui donnent sur la cour. Chaque après-midi entre 16h00 et 17h00, une quarantaine d'étudiants arrivent pour les cours d'anglais. Deux Soudanais donnent les cours. La majorité de leurs étudiants, garçons et filles, jeunes et ceux d'âge adulte, sont nos voisins musulmans - Halfouines, érythréens et ressortissants du Sud. Plus tard, vers 18h00, ce sont les cours du soir pour adultes qui commencent. Depuis une dizaine d'années, en liaison avec le directeur local responsable de l'enseignement des adultes, on organise un programme d'enseignement primaire en arabe pour les adultes. Ces étudiants ont dû quitter l'école très jeunes ou, pour différentes raisons, n'ont pas eu l'occasion de suivre tout le programme de l'école primaire. Une équipe de quatre instituteurs, qui travaillent tous dans les écoles publiques le matin, assure ces cours. Chaque soir, sauf le vendredi et le dimanche, cent cinquante étudiants arrivent pour les cours. Nous prenons le temps de discuter et de boire le thé avec les enseignants et les étudiants assis sous les arbres devant l'école. Un des instituteurs travaille à l'école depuis sa fondation et il a lié de très bonnes relations avec nous. La qualité de sa présence, son dévouement au travail et la sensibilité qu'il montre dans ses relations avec nous sont le signe d'une amitié profonde, d'un respect sincère des différences et d'une confiance remarquable. Dans un autre bâtiment plus récent se trouve l'école de dactylographie. Equipée d'une trentaine de machines à écrire, les unes en arabe, les autres en anglais, l'école offre des cours l'après-midi pour une période de trois mois. A la fin du stage, les étudiants, dont beaucoup de filles de New Halfa et des villages environnants, passent un examen pour avoir le diplôme de l'école. Là encore, un professeur soudanais, musulman, responsable des cours, collabore en parfaite harmonie avec nous.

Le jour de Noël, deux représentants du *muhafiz*, le gouverneur administratif du district, sont venus nous saluer, nous les responsables et toute la population chrétienne, à l'occasion de la fête. Ensuite, un caméraman de la télévision locale est arrivé pour filmer la fête et pour enregistrer un message de souhaits, donné par le père responsable. Ce message était diffusé dans toute la région la nuit de Noël. La visite du Pape Jean-Paul, le 10 février 1993, a provoqué un vif intérêt parmi toute la population et le témoignage de foi donné par les centaines de milliers de chrétiens qui se sont réunis autour de lui à l'aéroport de Khartoum pour célébrer l'eucharistie reste fixé dans la mémoire des gens.

REFLEXION

Je termine ce témoignage en partageant avec le lecteur quelques réflexions personnelles sur ces expériences que j'ai vécues en Algérie, au Qatar et au Soudan. Le chemin que j'ai

pris jusqu'à présent, chemin où, j'en suis convaincu, le Seigneur m'a précédé, m'appelant et m'encourageant à venir à sa suite, a été long et parfois difficile. Toutes ces expériences et ces rencontres ont constitué pour moi une expérience du désert, un voyage à travers un pays vaste et plat. On n'en voit pas toujours les horizons ni les points de repère qui nous rassurent mais on s'avance, soutenu et guidé, sous un ciel immense. C'est un exode continu, un départ qui se fait tous les jours. On quitte "chez-soi" - le familier, le connu, le sûr - pour aller au-delà, à la rencontre de l'autre dans toute sa différence. Lui aussi, il cherche Dieu, il suit sa voie. Et moi, je l'accompagne un petit bout du chemin.

C'est une grâce toute particulière, je crois, que le Seigneur m'a accordée de pouvoir partager la vie de ces frères - leurs activités quotidiennes, leurs joies et leurs peines. C'est une grâce toute particulière aussi d'être témoin du Christ chez eux, témoin de cette charité, de cet amour, qu'il nous offre et qu'il nous appelle tous à vivre et à mettre en pratique dans nos vies. Je considère que les fruits de cette charité sont multiples: la disponibilité à l'autre; l'ouverture à l'étranger et au pauvre; le courage de persévérer devant les échecs, le découragement ou le manque de compréhension; l'humilité de découvrir à travers la prière de l'autre le pardon et la miséricorde de Dieu; la capacité de s'adapter à toute éventualité, toute circonstance, tout changement, tout bouleversement dans son programme, sa routine, pour recevoir l'autre; la générosité de faire du temps pour l'autre qui vient vers nous et d'oublier le temps pour lui.

Je rends grâce à Dieu de ce bref mais bel aperçu d'un monde tout autre et je lui demande de tout coeur qu'il nous aide tous à devenir plus conscients de notre besoin de ces dons spéciaux, ces "fruits de la charité". Qu'il les accorde toujours plus abondamment à tous ceux et à toutes celles qu'il appelle à cet apostolat.